Romain Slocombe

Un été de trahison

ROMAN



UN ÉTÉ DE TRAHISON

ROMAIN SLOCOMBE

UN ÉTÉ DE TRAHISON

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

ISBN 978-2-02-160789-5

© ÉDITIONS DU SEUIL, AOÛT 2026

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

www.seuil.com

Pour Glenn

Et à la mémoire de Roger Martin

« Nous ne sommes pas des fous ni des niais : nous avons l'occasion de détruire la France, elle le sera. […] Nous la pourrirons par nos sourires et nos ménagements. Nous en ferons une chienne rampante. »

VERCORS (Jean BRULLER),
Le Silence de la mer

« Les Français étaient las de la République comme d'une vieille épouse. La dictature était pour eux une passade, un adultère. Mais ils voulaient bien tromper leur femme, ils n'entendaient pas l'assassiner. Ils la voient maintenant morte, leur République, leur liberté. Ils la pleurent. »

Irène NÉMIROVSKY (Kiev 1903-Auschwitz 1942),
Notes sur l'état de la France
(publiées en annexe à *Suite française*)

Quelques personnages de ce livre sont bien réels, comme le politicien Pierre Laval, le diplomate Otto Abetz ou le dirigeant communiste Maurice Tréand. D'autres plus ou moins imaginaires, mais représentatifs de leur génération et de leur classe sociale. D'autres enfin ont eu leur nom modifié ainsi que des détails de leur vie transformés ou inventés ; toutefois, le lecteur curieux ou perspicace n'aura guère de peine à les reconnaître.

Mercredi 3

(Extrait du *Figaro,* édition du 3 juillet 1940)

*Les paroles du maréchal Pétain, le soir du 25 juin**, *rendaient un son presque intemporel ; ce n'était pas un homme qui nous parlait, mais du plus profond de notre Histoire nous entendions monter l'appel de la grande nation humiliée. Ce vieillard était délégué vers nous par les morts de Verdun et par la foule innombrable de ceux qui, depuis des siècles, se transmettent ce même flambeau que viennent de laisser tomber nos mains débiles.*

Une voix brisée par la douleur et par les années nous apportait le reproche des héros dont le sacrifice, à cause de notre défaite, a été rendu inutile. La voix de Pétain… Et puis, ce silence de mort sur la France vaincue, ce silence que les communiqués du vainqueur ne parviennent même plus à troubler et qui s'étend jusque dans le ciel.

Car les avions qui grondaient dans le soleil et sous les étoiles se sont tus tout à coup. Il n'y a pas huit jours, au-dessus de mes vignes, un essaim furibond de Curtiss pourchassait un oiseau ennemi qui laissait derrière lui une fumée pareille à du sang noir.

Mais maintenant, aucun moteur ne trouble plus le silence éternel des espaces dont Pascal avait peur. La France est entrée en cellule, dans cette cellule de la connaissance de soi-même, chère à sainte Catherine de Sienne. […] Et elle comprend enfin, au prix de ce désastre, qu'elle n'a plus rien à espérer, plus rien à attendre pour ne pas mourir, que de cette terre sacrée, trempée du sang de ses fils, et qu'elle touche des genoux et du front.

François MAURIAC,
de l'Académie française

* Date de la cessation des hostilités entre la France, l'Allemagne et l'Italie, l'armistice franco-italien ayant été signé la veille, et celui entre la France et l'Allemagne quelques jours plus tôt, le 22 juin. (*Toutes les notes sont de l'auteur.*)

Neuilly-sur-Seine, Hôpital américain, 9 h 30.

Dans sa chambre particulière garnie de gerbes et de bouquets de fleurs, Gabrielle Charnay-Fontenis laisse tomber le *Figaro* qu'elle tenait difficilement au-dessus d'elle, à l'aide de sa seule main gauche, aux doigts fins que décorent les longues bagues anciennes achetées au Maroc pendant ses voyages.

Sa main droite, soutenue par la gangue de plâtre lui emprisonnant la partie supérieure du corps, couché sur une planche, demeure en l'air au bout de ce bras levé en une imitation absurde du salut hitlérien.

La jambe gauche, d'où l'équipe chirurgicale a prélevé le greffon osseux, dépasse du drap, enveloppée d'un épais bandage et placée dans un dispositif élaboré de traction et de suspension. Passée sous les fils de suture, une sonde évacue lentement l'hématome de la zone de prélèvement.

On lui a divisé les apophyses épineuses des cinq vertèbres lombaires pour y introduire la baguette tibiale, de quinze centimètres de long, destinée à les souder. Puis on a fixé le tout, épineuse par épineuse. Dans son dos, la grande plaie opératoire médiane verticale repose contre l'intérieur du plâtre qui l'enserre du menton jusqu'aux cuisses. La jambe martyrisée l'a fait souffrir plus que tout, huit jours durant, et lui interdisait le sommeil. Elle n'aurait jamais cru qu'une telle douleur fût

possible. Depuis son réveil, Gabrielle a vécu dans un monde où n'existait que la douleur. Son époux, des amis venaient la voir, elle réalisait à peine leur présence. Le carcan plâtré la meurtrissait, la torturait. La morphine en doses insuffisantes lui procurait un peu de répit, mais pas le repos, et provoquait chez elle des nausées et d'éprouvantes douleurs abdominales.

Je sculptais, se souvient-elle, je modelais… Des œuvres lui ont été achetées par l'État, certaines sont au musée du Luxembourg. À quinze ans elle était l'élève favorite de Bourdelle. Grande et mince, elle a souvent posé pour le maître, sous les verrières des ateliers de l'impasse du Maine[1*]. *Gabrielle Charnay, tête au chignon yeux fermés*. *Gabrielle Charnay debout, mains sur les hanches*. *Gabrielle Charnay, tête sans chignon*… Au début il lui faisait peur. Son regard, sous le grand front dégarni, étincelait. « Pour être sculpteur, mademoiselle, il ne suffit pas de modeler : il faut être poète, architecte, forgeron, tailleur de pierre… » Elle écoutait sa belle voix du Midi, se sentait prodigieusement attirée par cet homme vieux, barbu, immobile comme un sorcier, qui consentait à lui communiquer ses secrets et qui la changeait en bronze. À présent, elle est de nouveau sculpture. Et l'artiste l'un des orthopédistes de l'hôpital, un inconnu, manipulant à loisir sa chair en salle de plâtrage, tandis qu'elle dormait encore après l'anesthésie et l'opération, laquelle paraît-il a duré cinq heures.

Elle repense à la phrase de Mauriac, qui l'a touchée. *Les avions qui grondaient dans le soleil et sous les étoiles se sont tus tout à coup.* Oui, elle est d'accord : c'est ce silence du ciel français qui fait le plus mal, en fin de compte. Silence interrompu par les vrombissements hargneux des Messerschmitt ou des Heinkel – objets de son admiration lors du séjour en

* Les notes numérotées sont regroupées en fin d'ouvrage.

Allemagne avec Marc, l'hiver de l'année précédente –, que Gabrielle entend, depuis qu'elle est hospitalisée à Neuilly, tourner, repartir, revenir, comme pour se moquer des vaincus, au-dessus du paysage minéral de la grande cité déserte.

Les avions faits pour défendre leur peuple et leur patrie, écrivait-elle dans *Paris-Soir* deux ans plus tôt, *les bombardiers faits pour semer la mort et se faire craindre, les Allemands les ont faits invincibles*.

Car la suprématie germanique était claire. Devant l'avalanche de records battus au meeting de Zurich par les chasseurs et les bombardiers du Reich, chaque aviateur venu de France avait senti son cœur se serrer, envahi d'une sourde appréhension devant l'avenir. Si l'on voulait agir, pendant qu'il était encore temps, il fallait agir *vite*. Après, il serait trop tard.

Son avion à elle, le *Rafale* au museau long et bas, le petit bolide bleu aux ailes coupantes qui décollait comme un coursier emballé que l'on ne domine plus, qu'elle a dû apprendre à laisser faire, sans le contrarier – parfois appuyer un peu de la main, du pied, c'était tout –, a été requis en 39, au moment de la mobilisation générale. En quoi pouvait-il servir à l'armée ? Un engin de course, pas un chasseur. Comptaient-ils l'équiper d'une mitrailleuse ? Gabrielle est allée le chercher à Orly pour le présenter, conformément aux ordres, à l'aérodrome de Toussus. À Orly elle a déjeuné dans la popote du père Bouclon, avec de vieilles connaissances et des mécanos. Les hangars militaires sont situés au nord du terrain. Le zinc était prêt – une réparation de dernière minute effectuée, l'hélice ayant besoin d'un réglage. Des soldats déménageaient de vieux coucous, sous la direction d'un civil, un ami, Guillemin, chef mécano de l'aéro-club. Les autres pilotes avaient déjà rejoint leurs escadrilles d'affectation. Le départ de son avion immatriculé F-ANAR (elle qui est tout sauf anarchiste !) était fixé à 15 heures. Gabrielle a bouclé son

parachute, avant de grimper dans l'habitacle terriblement étroit du Caudron *Rafale*. Un grand type pâle, de la police de l'air, s'est approché.

– Vous partez comme ça, sans cocardes à vos ailes ? La défense antiaérienne ouvrira le feu sur vous. Les appareils réquisitionnés doivent porter les couleurs.

– Merci de vous inquiéter pour ma sécurité. Le commandant Schmitt m'a dit que je pouvais partir. Il préviendra les batteries.

L'autre a haussé les épaules.

– Oh, ce que j'en dis, c'est pour vous, hein ! Y a toujours des zèbres qui font du zèle… Moi, je partirais avec des cocardes !

Elle a négligé l'avertissement, ne voulant pas laisser passer l'heure de l'envol. Des cumulus gorgés de pluie menaçaient du côté de l'ouest. Gabrielle a décollé, nerveuse, surveillant les alentours, dans cette campagne verdoyante tranquille où la guerre paraissait loin. Il n'y a pas eu de boules de fumée éclatant dans le ciel autour de son avion. Elle a survolé une nouvelle fois Paris, l'Arc de triomphe que frappait la lumière du soleil crevant les nuages, puis effectué un détour par Versailles, afin d'admirer encore la croix étincelante du grand canal, avant de revenir vers Buc, où elle a vu monter à sa rencontre un avion de chasse.

Une femme, ça vole, ça peut gagner des compétitions de vitesse, de distance, d'altitude, faire les gros titres des journaux, orner la couverture de magazines, féminins ou autres, recevoir la Légion d'honneur – ce fut son cas –, mais on lui interdit de participer véritablement à la guerre. Le ciel désormais appartenait à ses camarades hommes. Son *Rafale* il fallait s'en séparer, comme les paysans, le cœur lourd, donnent à l'armée leurs chevaux fidèles. Et donc, atterrir à Toussus pour la livraison. Elle a soigné ses virages puis s'est posée de manière impeccable, les roues touchant délicatement le sol ; à épater les témoins,

un petit plaisir. À quoi bon, du reste ? Son moniteur d'Orly, jadis, répétait : *On n'épate personne, surtout quand on est mort*.

Devant le hangar, elle a voulu causer à un mécanicien, signaler un problème – une prise d'air additionnelle au carburateur, sans doute une vis perdue, faisait caler le moteur à un certain régime. Gabrielle, debout sur l'aile, s'adressant au mécano en bas, a glissé. Son pied a chassé, dérapé sur la passerelle de métal. Elle est tombée en porte-à-faux, sur le dos. Une douleur atroce l'a traversée comme une secousse électrique. L'accident bête. On l'a relevée, elle est repartie en clopinant. Un officier lui a trouvé un taxi pour regagner Paris, l'appartement du boulevard Raspail près du métro et du cimetière. La nuit, elle n'a pu dormir, tellement la souffrance était insupportable. Son médecin, l'examinant plus tard, a parlé de déchirure de nerf, ordonné une cure de repos. Mais personne n'a eu l'idée de lui faire passer une radiographie.

Les fleurs, entassées un peu partout dans la pièce, profitant du moindre espace disponible, embaument. Ce parfum puissant devient écœurant à la longue. Elles sont de la part de Marc, des parents, des connaissances, bourgeois, militaires, intellectuels, artistes ; on a présenté à Gabrielle une grande corbeille d'orchidées adressée par Josée Laval de Chambrun, la fille du vice-président du Conseil, qui a télégraphié depuis Vichy au fleuriste, et par son mari René, dit « Bunny » ; et puis quelques envois anonymes, sans carte de visite. Des admirateurs. Elle a droit à un traitement de star de cinéma. Pourtant ses aléas de santé n'ont pas été signalés dans la presse qui, deux semaines après l'entrée de la Wehrmacht dans Paris, a d'autres chats à fouetter. Le *Figaro* de ce jour salue un plan de restauration de la France, avec retour à la terre et mise en valeur du sol ; le général Weygand rend hommage aux 22 000 soldats de la

ligne Maginot qui ont continué de résister en dépit de l'entrée en vigueur de l'armistice ; le président de la République s'est installé à Vichy, d'où la famille de l'aviatrice est originaire, et l'on ignore encore si c'est cette cité thermale ou Clermont qui sera le nouveau siège du gouvernement ; le public s'interroge aussi pour savoir où passe précisément la fameuse « ligne de démarcation » entre les deux zones…

Il y a un soudain remue-ménage dans le couloir, puis la porte de la chambre s'ouvre sur le professeur Henri Husson, le chef du service de chirurgie orthopédique, celui qui l'a opérée. Accompagné de son cortège de blouses blanches, assistant, chefs de clinique, internes et étudiants – guère nombreux car tout le monde n'est pas encore démobilisé (sans oublier les prisonniers, les blessés et les morts). Ils sont déjà venus lundi mais pas exactement les mêmes. De toute façon, installée comme elle l'est à l'horizontale, le cou dans sa minerve de plâtre rembourrée de coton, la patiente éprouve de la difficulté à les différencier.

Le professeur est un homme grand et corpulent, le verbe haut, la voix sonore, prenante, son visage plein et hâlé orné d'une moustache légère et entouré d'un fin collier de barbe brune que strient des poils blancs. Il se penche pour lui adresser un clin d'œil cordial, avant d'embrayer :

– Messieurs, pour ceux d'entre vous qui ne l'auraient point vue encore, voici notre vedette ! La fameuse Gabrielle Charnay, fille de l'air, oiselle de classe supérieure, *recordwoman* de vitesse en avion biplace léger, major du corps auxiliaire féminin de l'Aéronautique, qu'elle a créé, une aviatrice aussi célèbre que Maryse Bastié, Maryse Hilsz ou la regrettée Hélène Boucher… j'en passe et des meilleures ! Sans compter que sa plume alerte fournit des articles à *Je suis partout*, au *Journal*, et à la nouvelle *Revue nationale* que dirige son mari… Bref, nous sommes des

plus honorés de sa présence dans notre service. Comment cela va-t-il, ce matin ?

Elle se force à sourire, sous les regards curieux, indiscrets. Un instant elle s'inquiète de savoir si le drap recouvre bien son entrejambe.

– Ça va, docteur. J'arrive à boire au « canard » sans m'arroser les joues.

C'est la vérité. Elle n'en est pas peu fière. On entend quelques rires de sympathie.

– Oui, mais les douleurs ? Ne me cachez rien… Mal nulle part ?

Elle hésite.

– Le tibia, toujours… Et, depuis cette nuit, une sensation nouvelle le long de la colonne… On dirait un grignotement de souris… Ça va, ça vient. En revanche, cette douleur qui me crucifiait du dos au mollet depuis ma chute, j'ai l'impression qu'elle s'est déjà bien atténuée…

Le praticien se renfrogne. Elle remarque une fois de plus ces yeux curieusement fixes qui, le premier jour, la mettaient mal à l'aise.

– C'est normal, c'est normal, voyez-vous… Comme aussi les démangeaisons, sous vos plâtres. Le temps est chaud, on transpire, c'est très inconfortable. Un peu de patience, chère madame… Vous n'avez été opérée que voilà douze jours. La plus stricte immobilité est nécessaire, du poignet jusqu'aux hanches. Les douleurs disparaîtront à mesure. (Il se tourne vers son auditoire.) Mme Charnay est malencontreusement tombée d'une aile de son avion, cela va faire un an… Vilaine chute, sur le dos. Puis des algies qui sont allées en augmentant, au point qu'elle perdait peu à peu l'usage de sa jambe gauche, ses mains tremblaient, elle ne pouvait plus piloter… Des confrères imbéciles ont tour à tour diagnostiqué une déchirure de nerf,

une lésion traumatique de sciatique, et je ne sais quoi encore… Ils lui ont prescrit des piqûres intervertébrales, des rayons X, des cures thermales à Dax… La pauvre se traînait d'un avis à l'autre appuyée sur ses béquilles, l'air d'une mourante. Jusqu'à ce que mon cousin Paul-Jean, notre illustre académicien, me l'envoie ! Je n'en croyais pas mes oreilles, je le lui ai dit, à cette malheureuse : « Enfin, comment se fait-il qu'on ne vous ait pas encore radiographiée ? »

Un murmure parcourt les blouses blanches.

– … Les radios que j'ai ordonnées ont révélé une fracture d'apophyse articulaire gauche de la troisième lombaire, déplacée et déjà consolidée en cal vicieux, à l'origine d'une subluxation asymétrique de la troisième lombaire sur la quatrième… ce qui explique les souffrances radiculaires gauches. Nous lui avons fait porter un corset de fer, mais bien entendu ça ne suffisait pas : la lésion était déjà trop ancienne, le nerf écrasé en permanence, et surtout au moindre mouvement, par le cal fracturaire…

Gabrielle écoute mais a de la peine à se concentrer. Elle voudrait qu'on la laisse tranquille. Ces termes médicaux, et d'autres, elle les a déjà entendus. Trop. Lors des consultations, et depuis l'opération. Cela lui donne le tournis. Une voix masculine, nettement plus jeune, interroge :

– Pourquoi un plâtre aussi important, et ce bras levé ? N'est-ce pas inhabituel ?

Elle entend le professeur répondre :

– La fracture avait déterminé un déplacement intervertébral également dans le plan frontal, à l'origine d'une sorte de scoliose qu'il m'a fallu corriger ; c'est pour cela que le plâtre prend appui sur tout l'hémi-corps droit.

– Il s'agissait de tenter d'éliminer cette déformation, précise un troisième personnage – que Gabrielle identifie comme

l'assistant du professeur. On espère figer la correction par la greffe.

– J'ai expliqué franchement à Mme Charnay : « Telle quelle, sans opération, vous pouvez vous améliorer, mais vous mettrez des années à reprendre une vie normale. *Et jamais plus l'aviation*. Si je vous opère, vous souffrirez, c'est une intervention importante. Il y a trois mois de plâtre, allongée sur une planche, puis trois mois de convalescence. Mais, après, vous revolerez. » Mes derniers mots ont suffi à emporter sa décision. C'est un peu comme pour notre patrie, messieurs. Il faut avant tout garder confiance ! Se tuer d'une piqûre de strychnine à l'arrivée des Allemands, comme l'a fait notre regretté chirurgien chef le Dr de Martel, ainsi que quelques autres, était un mauvais choix. Ne pas se laisser effrayer, enfin, merde, avoir du cran, ne jamais se reconnaître battu ! Celui qui se penche actuellement au chevet de la France est son meilleur médecin, nous en sommes persuadés et vous aussi, j'espère. Le Maréchal était l'homme dont nous avions besoin pour remettre la nation au travail ! C'est un grand Français qui se trouve à la tête du pays ; notre devoir est de suivre notre chef et de lui faire entière confiance ! La paix revient en Europe… pas trop tôt ! (Il s'interrompt, fixant la main gauche de l'opérée.) C'est quoi toute cette ferblanterie à vos doigts, madame Charnay ?

Elle sourit.

– Mes bagues d'Afrique du Nord. Je les collectionne. Mon mari me les a apportées hier. Sauf lorsque je passe sur le billard, elles ne me quittent jamais, même quand je vole ! D'ailleurs vous les avez sûrement déjà vues, lors des consultations…

Le professeur Husson paraît mécontent, elle ne sait pourquoi. Il soulève la feuille de température, y jette un coup d'œil

dégoûté, avant de la raccrocher au pied du lit. Il a de longues mains, belles et maigres, en désaccord avec sa corpulence.

– À la prochaine visite de M. Fontenis, dites-lui de venir me voir dans mon bureau. Reposez-vous, madame Charnay. Tout ira de mieux en mieux.

Neuilly-sur-Seine, Hôpital américain, 15 h 15.

L'infirmière est une remplaçante, c'est la première fois que Jacqueline Perret a affaire à elle. Jeune, grande, brune, une jolie figure aux traits réguliers, encadrée par le voile blanc. Ce dernier la distingue des Américaines que l'on croise dans les couloirs de l'hôpital, toutes soigneusement maquillées et proprettes, sous leur minuscule coiffe amidonnée.

– Vous êtes nouvelle ? questionne Jacqueline, avec un brin d'insolence, du haut de ses quatorze ans et onze mois.

– Pas exactement, sourit la Française sans s'offusquer. D'habitude, je travaille à Tenon, mais tout est assez désorganisé encore. L'Hôpital américain recrute pour boucher les trous, alors je me suis présentée. Montre-moi ce bras. Pourquoi le gardes-tu en écharpe ?

– J'ai eu une luxation en faisant du saut en hauteur, en éducation physique, au stade de la Croix-de-Berny.

– Ce n'est pas la porte à côté. Tu habites en banlieue sud ?

– Non, à Trocadéro, réplique-t-elle – légèrement vexée, y compris par le « tu » (au lycée, employés et professeurs voussoient les « mesdemoiselles », même quand ils les grondent). Mais je suis à Fénelon, on nous envoyait en banlieue pour les activités d'éducation physique et sportive. On m'a plâtré le bras soi-disant pour trois semaines, ensuite ç'a été l'exode,

toute la famille est partie en voiture, rejoindre ma grand-mère à Châteauneuf-sur-Loire…

– Tiens, c'est drôle, réagit l'infirmière. J'ai grandi au bord de la Loire mais à Châtillon. Plus à l'est.

Jacqueline, dite « Jacqui », davantage intéressée par ses propres aventures, poursuit sur sa lancée :

– Nous avons été mitraillés en route, notre bonne est morte, le chien aussi, et finalement la voiture de papa s'est fait emboutir par un char *français* ! Maman a eu une jambe cassée et moi j'étais blessée à la tête. On nous a rapatriées ici, c'est le meilleur établissement de Paris et des environs, prétend mon père. Enfin, on m'a ôté mon plâtre, avec un certain retard dû aux événements, et le Dr Husson a recommandé des séances de rééducation pour mon coude.

– Tu en as eu combien ?

– De séances ? Trois. Je reviens tous les mercredis. Ça me permet de voir maman, qui est toujours à l'hôpital.

– Retire-moi cette écharpe. Tu n'en as pas besoin, il faut au contraire remobiliser l'articulation.

Elle obéit, à regret. L'infirmière d'avant lui a imposé la même chose, mais Jacqueline préfère se promener comme cela autant que possible, ça fait héroïque. Une blessée de guerre ! Son frère aîné Bernard est un peu envieux, croit-elle deviner. Lui, le grand connaisseur des questions militaires, tanks, mitrailleuses, avions, etc. Une vraie encyclopédie dans le domaine martial – ce qui du reste ne lui est d'aucune utilité, à seize ans.

Le toucher de la femme est doux, reposant, tandis qu'elle imprime des mouvements au membre engourdi. Sa voix, un peu grave, mais plaisante. Jacqueline préfère cette intérimaire à l'Américaine revêche qu'elle connaissait.

– Vous vous appelez comment ?

– Gisèle. Gisèle Rollin. Lève un peu le bras. Oui, comme ça. Résiste à ma pression.

– Moi c'est Jacqueline.

– Je sais. Ton nom est inscrit sur la feuille.

– Vous en pensez quoi, vous, de l'armistice ?

– Pas grand-chose.

– Eh bien je pense qu'on ne nous raconte pas tout. Le discours du maréchal Pétain à la TSF était complètement idiot. Avec mes amies, on est d'avis qu'il est devenu gâteux. Mais les Français vont passer en masse en Angleterre pour continuer la lutte ! La RAF bombarde sans arrêt, on se bat dans les colonies de l'Empire… Plus que jamais, il faut que la France et la Grande-Bretagne soient alliées. Et que les États-Unis entrent en guerre pour nous aider, comme en 14-18 ! Vous n'êtes pas d'accord ? D'ailleurs, c'est un hôpital américain, ici.

L'infirmière continue son massage sans rien dire.

– … Les Anglais vont revenir débarquer, j'en suis certaine. On fichera ces prétentieux de Boches dehors. Hitler va bisquer ! (Elle jette un coup d'œil à ses souliers plats, note qu'ils ont pris la poussière de l'allée en arrivant. Dès qu'elle sortira dans le corridor, elle les essuiera, avant de se remettre le bras en écharpe.) C'est vous qui me soignerez, mercredi prochain ?

Gisèle Rollin fait une légère pause. Sourit.

– Peut-être.

– J'espère, sourit Jacqueline en retour.

Un avion passe au-dessus des toits. Son bruit est tout à fait différent de celui des appareils de l'armée française ; au début cela angoissait, mais les habitants s'y habituent, à mesure qu'ils regagnent petit à petit l'agglomération parisienne après la débâcle. Le vacarme lui rappelle de mauvais souvenirs… Bernard saurait si c'est un Dornier ou un Messerschmitt. Mais

son frère n'est pas là. Le ronflement du moteur diminue, se perd dans le lointain. Dehors il fait beau et les oiseaux du parc se remettent à gazouiller.

La porte de chez sa mère est entrouverte. On entend des voix. Jacqueline entre sans frapper.

Laure Perret, le dos contre une pile d'oreillers, converse avec une femme en grand deuil installée dans l'un des deux fauteuils mis à la disposition des visiteurs. C'est tante Marie-Louise, qui a perdu son mari sur la route d'Étampes, le 14 juin, sous les bombes et les mitraillades des avions boches. Bien fait pour lui, il y a parfois de la justice en ce bas monde ; le frère cadet de Mme Perret était un fasciste et, avant même de comprendre quoi que ce soit à la politique, Jacqueline n'a jamais pu le sentir.

Elle se laisse embrasser affectueusement par tante Marilou, dans un nuage de parfum de cette assez belle femme de trente ans, aux cheveux blonds remontés haut derrière la tête en une coiffure alambiquée, vêtue toujours avec élégance, même en noir. Le deuil lui sied, la gratifie d'un certain mystère. Et puis on a tendance à la plaindre, naturellement. Jacqueline, fine mouche, soupçonne toutefois qu'elle n'était pas heureuse avec Paul Guirlange, et ne se porte pas plus mal d'en être débarrassée. Un nouveau type dans sa vie, puis un mariage parisien célébré en grande pompe, une fois passé le délai dû aux convenances, voilà qui ne surprendrait pas sa nièce ; mais Jacqueline a appris à garder ses prédictions comme ses réflexions pour elle. Les paires de claques ne sont pas si courantes chez les Perret, bourgeois débonnaires somme toute, mais cela peut arriver de temps en temps. Plutôt sur les joues de Bernard, car Jacqui a toujours été la chouchoute de son papa. Les rapports sont en revanche plus difficiles avec sa génitrice.

– Ta séance s'est bien passée ?

– Oui, maman.

– Pourquoi gardes-tu ton bras comme ça, alors ? Tu ne vas jamais guérir !

– L'infirmière m'a expliqué qu'il fallait absolument reposer l'articulation. Et la *nurse* de la semaine dernière disait pareil.

Mme Perret soupire.

– Oh, comme tu voudras ! Ayez des enfants, ils n'apportent que des soucis. Ah ! vivement que cette petite parte en Normandie, pour ses vacances chez Marie-Paule ! Mais qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour avoir une telle tête de bois pour fille… Tu as de la chance, Marilou, toi tu es libre, même si je ne devrais pas prononcer de telles paroles. Je pleure encore quand je pense à mon pauvre Paul… Mais où en étions-nous ?

– Je te parlais de ces hypocrites d'Anglais. S'ils voulaient seulement faire la paix, ça arrangerait tout. Ils nous embêtent, à vouloir résister comme cela ! Au lieu de chercher un terrain d'entente avec les Allemands, ils prennent des initiatives des plus dangereuses pour notre pays… Ils viennent d'accorder l'investiture à ce petit général, Degaule[2] ou je ne sais pas quoi, dont Paul affirmait qu'il n'avait pas sa place au gouvernement, à peine un colonel en réalité ! Ce douteux personnage a prononcé depuis Londres un discours d'apprenti dictateur, enjoignant à tout soldat encore en armes de poursuivre la lutte, ordonnant à notre flotte de mettre le cap sur les ports britanniques, bref, il veut reconstituer une armée !

– Cela me paraît ridicule…

– N'est-ce pas !

– Enfin, patriotiquement c'est louable, mais pas réalisable. Jean-Frédéric m'a expliqué que maintenant qu'on a l'armistice, ce n'est pas pour recommencer à se battre et causer de nouvelles souffrances… Les Allemands, il les connaît, il les

pratique depuis des années, ce sont des gens courtois et efficaces. Il n'y a pas que des forcenés comme leur Führer. Nous avons tout intérêt à nous arranger avec eux ! En plus, tout le monde à Paris s'accorde pour dire qu'ils sont très gentils. Et n'ont-ils pas mis une garde d'honneur au tombeau du Soldat inconnu ? D'ailleurs ce n'est pas nous qui avons été battus, au fond si l'on y pense, ce sont les Juifs, la franc-maçonnerie, le Front populaire !… On a eu bien tort de s'affoler… Mais, du moment que le sang ne coule plus, c'est l'essentiel !

Jacqueline a les oreilles qui brûlent. Ce genre d'attitude lui est insupportable. Elle a envie de hurler. Pour se calmer, elle emprunte l'une des revues qui traînent sur la table de chevet. Un *Marie-Claire*. Elle le feuillette distraitement, assise dans le second fauteuil, s'arrête au courrier des lectrices, qui est toujours drôle ou intéressant.

Chère Marie-Claire, je voudrais vous demander conseil au sujet du bégaiement. J'ai presque dix-sept ans et je bégaie depuis ma première enfance. Je suis désespérée, car j'ai peur que cela me fasse du tort. Certaines personnes me disent qu'on peut guérir par magnétisme. Le croyez-vous ?

On ne peut jamais garantir les résultats d'un traitement tel que celui dont vous me parlez. Dans certains cas il paraît qu'il peut effectivement donner de bons résultats, mais cela dépend des causes profondes du bégaiement, de la manière dont la cure est menée, etc., etc.

Puisque vous ne pouvez faire de grands frais, je vous conseille d'essayer de pratiquer chaque jour un quart d'heure de lecture à haute voix, avec persévérance, et très lentement, en articulant bien chaque syllabe. Arrêtez-vous dès que vous sentez le bégaiement revenir, pour reprendre un peu plus tard, si vous en avez le temps.

Jacqueline réfléchit. Elle-même est-elle bègue, ou pas ? En général, non, mais certaines personnes, ou certaines circonstances, la font parfois trébucher sur les mots. Bernard la taquine bien assez à ce sujet. Le conseil de Marie-Claire pourrait être utile… Elle le note mentalement avant de poursuivre.

Dans sa dernière lettre, il me disait encore que son cœur ne battait que pour moi, et cependant je suis depuis un mois sans réponse à mes lettres. Je pourrais le croire mort si je n'avais eu de ses nouvelles par un de ses camarades. Je n'y comprends rien. M'aiderez-vous à supporter ce chagrin ?

Il est, en effet, difficile d'admettre un aussi brusque changement d'attitude. Peut-être en aurez-vous bientôt une explication rassurante ? Lettres égarées durant l'invasion, surcroît d'occupations, car je ne peux croire que ce jeune homme, en vous voyant si sincère (la journaliste veut dire en fait « aussi bécasse » – ricane Jacqueline en son for intérieur)*, ait pu jouer de votre cœur. Donnez-moi votre adresse, voulez-vous, afin que je puisse vous écrire plus longuement.*

Les pores de mon nez sont très dilatés et il s'y forme des points noirs. Je me lave avec un bon savon. En outre, j'ai au-dessus de la lèvre du duvet noir qui se voit beaucoup. Conseillez-moi.

Vous devez avoir la peau très grasse, et c'est de cela qu'il faut d'abord se préoccuper. Les pores dilatés et les points noirs disparaîtront seuls, peu à peu, tandis que vos soins produiront leur effet. Pourtant, je ne veux pas vous

La porte de la chambre s'ouvre à la volée. Sur le frère de Jacqueline, en short de flanelle grise et chemisette blanche, le regard brillant d'excitation.

– Vous savez *qui* occupe la chambre d'en face ?

– Enfin, Bernard, proteste Mme Perret. Tu pourrais saluer d'abord ta tante !

– Pardon. (Il se penche pour embrasser la visiteuse.) Bonjour, tante Marilou !

– Et moi je compte pour du beurre ? grince Jacqueline depuis son fauteuil.

– Toi, je t'ai déjà vue au petit déjeuner. La Jeanne d'Arc des combats de juin 1940 ! Même pas fichue de pratiquer le saut en hauteur sans te ramasser un gadin ! Tu me fais rire, avec ce bras en écharpe…

– Non, mais ! s'insurge Jacqueline. Qu'est-ce qu'il faut pas entendre ! Et tu as exterminé combien de Fritz, toi, môssieur le général de brigade en culottes courtes ? Quinze divisions ?

– Ha ! Écoutez-moi la petite peste ! riposte le lycéen, avec un ricanement.

– *Petite peste ?* Ça te va bien, de dire ça ! Gros cafard !

La pique est injuste car Bernard, beau et mince, et d'un caractère des plus droits, ne mérite aucun de ces qualificatifs. Sa cadette en est bien consciente, d'ailleurs.

– Mais taisez-vous ! supplie Mme Perret. Vous êtes dans une chambre de malade, je vous le rappelle. Calme-toi et viens embrasser ta mère.

Il s'exécute, avant de reprendre :

– Bon, vous voulez savoir, ou pas ? Moi je l'ai appris au bureau des *nurses*.

– Tu exerçais ton anglais ? persifle Jacqueline. Prends garde, tu vas attraper l'accent américain !

Bernard ignore l'interruption.

– Dans la chambre en face de celle-ci, il y a, tenez-vous bien, Gabrielle Charnay !

– Qui ? demande Mme Perret.

– Enfin, maman, s'indigne son fils, puis il articule : *Ga-brielle Char-nay*. L'aviatrice. La championne de vitesse sur avion biplace de six litres et demi de cylindrée ! Titulaire en tout de onze records de vitesse et d'altitude !

– Mais oui, abonde Mme veuve Guirlange. Elle est célèbre, cette femme. L'an dernier, sa photo était en couverture de *Match*.

– Ah, en effet, je crois savoir de qui il s'agit, maugrée l'alitée, comme frustrée qu'on lui retire la première place parmi les patientes du professeur Husson.

Jacqueline a dressé l'oreille. À bientôt quinze ans, écœurée du monde égoïste qui l'entoure et refusant par avance un destin d'épouse au foyer, genre soumise et gourde, elle rêve d'indépendance et d'un futur brillant, exceptionnel. Ses modèles féminins sont justement les sportives, ainsi que les romancières, les actrices de théâtre ou de cinéma. Alors une femme qui bat des records de vitesse et d'altitude, c'est encore ce qu'il y a de mieux ! Mais Jacqui se ferait tuer plutôt que d'admettre que son crétin arrogant de frère a déniché un sujet digne d'intérêt.

– Je préfère Hélène Boucher, grommelle-t-elle. Voilà une *vraie* pilote !

– Oui, mais y a plus de cinq ans qu'elle est morte, riposte Bernard. Décollage par temps bouché, pour un vol d'entraînement à l'aérodrome de Guyancourt. Elle a fait demi-tour afin d'atterrir d'urgence et l'appareil, en perte de vitesse, est parti en vrille. Un Caudron *Rafale*. Un engin difficile à piloter…

C'en est trop, Jacqueline explose :

– Écoutez-moi le spécialiste ! Depuis quand as-tu décroché ton brevet ? Toi qui n'as même pas le permis de conduire automobile… Jamais vu un tel prétentieux ! Je suppose que si tu avais été dans l'avion, tu aurais expliqué à Hélène Boucher comment faire ? Et tu lui aurais sauvé la vie ? Si cette Gabrielle

Charnay est vraiment ici, alors fonce, pas de temps à perdre, traverse le couloir et va lui donner des cours ! Présente-toi comme son nouveau moniteur !

Le visage du jeune homme a pâli, avant de virer à l'écarlate. Une gifle ne va pas tarder à fuser. Sa sœur, du bras droit, s'apprête à parer le coup. Leur tante se lève.

– Oh, ça suffit, vous deux. Décidément vous êtes impossibles. Je dois me sauver, Laure, j'ai un rendez-vous en soirée. Amusez-vous bien !

Neuilly-sur-Seine, Hôpital américain, 16 h 25.

Gantée et chapeautée de noir, Marie-Louise Guirlange a refermé la porte de la chambre et s'engage dans le corridor. Perdue dans ses réflexions, elle manque heurter le personnage en complet gris anthracite qui a surgi de la porte opposée.

– Oh, pardon, s'excuse-t-elle.

L'autre incline légèrement le buste et lui fait signe de passer la première. Elle se dirige vers les ascenseurs, l'homme sur ses talons. Il lui a semblé qu'il était petit mais taillé en force, et bien vêtu, sauf le pantalon, bizarrement froissé, chiffonné même. Après un instant d'hésitation, elle presse le bouton de descente. Son suiveur patiente à ses côtés.

Les portes coulissantes s'ouvrent.

– Après vous, madame.

Elle remercie d'un signe de tête, s'engage dans la cabine, hésite de nouveau devant les boutons. Puis elle appuie sur celui du rez-de-chaussée.

– Et vous, monsieur ?

Il sourit. Quarante ans environ, un visage poupin, un cou épais et court, de volumineux cheveux bruns rasés au niveau des tempes. Épaules larges et trapues, serrées dans cette veste croisée de chez un très bon tailleur. Allure sportive. Marie-Louise, qui

mesure 1,63 mètre, le dépasse légèrement. Elle peut lire de l'intérêt dans ses yeux vifs couleur noisette.

– Moi aussi, je descends, fait-il.

– Rez-de-chaussée ?

– Rez-de-chaussée.

Elle se dégage un peu, observant le plafond de la cabine, avec un bref battement de cils. Ne pas en faire trop, tout de même. Mais son compagnon d'ascenseur lui plaît. Dans cette figure pleine, volumineuse, au nez court de boxeur et aux bons yeux ronds, elle devine instantanément l'homme à femmes. Marie-Louise possède des antennes pour ça. La cabine descend, accompagnée par un ronronnement discret de machinerie.

Si elle veut engager la conversation, elle ne dispose que de cinq étages. À petite vitesse, heureusement. En espérant que l'ascenseur ne s'arrête pas pour accueillir un malade en fauteuil roulant, ou des visiteurs… D'inconnue à inconnu, parler en présence d'autrui est plus malaisé.

Leurs regards se croisent. Elle soutient celui de son vis-à-vis, où l'intérêt se confirme. Avec un léger sourire, la jeune veuve se renseigne :

– Vous êtes médecin ?

Il secoue la tête négativement. Son expression, un peu égarée, lui fait penser à celle qu'ont parfois les amateurs de drogue – ceux qui inhalent de l'éther ou fument des narcotiques. Paul en connaissait quelques-uns, parmi ses clients.

– Non, journaliste. Et vous ?

– Moi ? Mais… rien de particulier.

– Aucune femme n'est « rien de particulier ». Chacune est unique !

Elle répond par une moue. La cabine s'immobilise, les portes s'écartent ; l'homme s'efface pour la laisser sortir.

– Mais certaines, enchaîne-t-il, sont plus uniques que les autres.

Marie-Louise rit. Elle le voyait venir. Freinons-le un peu.

– Et certains hommes sont de beaux parleurs. Certains plus que d'autres.

La repartie le fait sourire.

– J'ignore si vous me visiez, madame, mais me permettrez-vous de vous laisser ma carte ? Un tout petit peu de lecture, après les paroles…

Elle se sent obligée d'examiner le bristol avant de l'empocher. Ça ne la dérange pas, elle était précisément curieuse d'en apprendre plus. Fronçant les sourcils, elle lit :

– « Marc Fontenis, directeur de la rédaction. *La Revue nationale*, Organe d'émancipation populaire française. 236, boulevard Raspail… » Je ne connais pas ce journal.

– Le premier numéro est paru samedi, c'est un hebdomadaire. Nous y causons de littérature et de politique. Notre ligne est, pour résumer : « Collaboration et révolution ! »

– Tout un programme, ironise-t-elle. Vos bureaux sont boulevard Raspail ?

– Non, ça c'est chez moi.

– Nous habitons presque le même arrondissement : Marie-Louise Guirlange, boulevard Saint-Germain. Au 114. C'est près de l'angle de la rue Danton.

Elle n'aurait pas détaillé l'adresse s'il ne s'agissait pas d'un édifice haussmannien de belle tenue, habité par des gens des plus fréquentables, surtout à ce niveau du boulevard, entre Saint-Germain-des-Prés et Saint-Michel. Quant à son nom de jeune fille – Ducrot –, il fait trop commun ; mieux vaut garder l'autre, même après la mort de son époux. Ils traversent le hall. Le journaliste lui tient la porte en verre. Dehors le temps est toujours aussi beau et chaud.

– Vous êtes venue en voiture ?

– Notre auto, nous l'avons perdue au cours de l'exode. Le jour où… j'ai également perdu Paul… mon mari.

Autant l'informer tout de suite, pense-t-elle. On gagnera du temps.

Le dénommé Fontenis laisse avec courtoisie s'installer un petit silence.

– J'en suis navré, reprend-il – ce qui est évidemment un mensonge. Mais… si j'osais, madame, je vous proposerais de vous reconduire chez vous dans mon cabriolet. Votre immeuble se trouve sur mon chemin, ou presque. L'Hôpital américain n'est guère pratique, le métro est loin…

Elle soupire.

– À qui le dites-vous ! Et beaucoup de stations sont fermées, le trafic reprend à peine. Tout à l'heure, il m'a fallu attendre *douze* minutes entre deux rames… Cependant je ne désire pas abuser de votre gentillesse.

– Vous n'abusez de rien, sourit-il. Le trajet sera plus agréable pour moi comme pour vous.

Il descend l'allée, d'une démarche ferme et jeune pour un homme d'âge moyen. Marie-Louise lui emboîte le pas. On croise des infirmières, des médecins en blouse, des visiteurs munis de petits bouquets. Ses souliers noirs vernis attrapent la poussière. Elle se demande où est le parking.

– Je me gare d'habitude boulevard du Château, explique son guide. Neuilly et Paris sont déserts, peu de gens déjà rentrés, on roule à merveille. C'est triste à dire, mais Hitler nous a délivrés des embarras de la circulation ! (Il s'interrompt, de peur que la boutade soit mal perçue – si l'on réfléchit à la raison du veuvage de son invitée.) En tout cas, chère madame, nous serons devant chez vous en moins d'un quart d'heure !

Marie-Louise, découvrant le véhicule, regrette un peu la

brièveté annoncée du parcours. Son compagnon se dirige vers ce splendide cabriolet Ford V8 bleu foncé deux places qui paraît les attendre, au bord du trottoir dans une flaque d'ombre, capote ouverte, avec son énorme calandre aérodynamique et ses larges pneus à flancs blancs. Une de ces nouvelles autorisations de circuler, S P pour « Service public », délivrées par l'occupant, est collée sur le pare-brise – un privilège rare, pour un Français. Elle écarquille les yeux et déglutit. Il n'y a plus qu'à faire en sorte que cette balade, installée sur le luxueux siège du passager en cuir beige, les cheveux au vent, ne soit point l'unique et dernière.

Elle parie que non.

– Hier j'en ai entendu une bien bonne, badine le conducteur, ralentissant pour négocier le virage de la Porte Maillot, devant Luna Park et le barrage de chevaux de frise que des fantassins casqués de la Wehrmacht sont occupés à dresser à l'entrée de l'avenue de Neuilly. Une histoire authentique au sujet de ce petit colonel de Gaulle…

– Mon mari disait en effet que ce n'est qu'un colonel de cavalerie, pas un général, renchérit Marie-Louise, les yeux abrités derrière les lunettes de soleil qui, espère-t-elle, accentuent son allure de blonde fatale.

– Exact. Cette grande asperge n'a été nommée général qu'à « titre temporaire », par Paul Reynaud[3], le 5 juin, à l'instigation d'Hélène de Portes, afin qu'il puisse entrer au gouvernement, avec ce titre minable de « sous-secrétaire d'État à la Guerre ». La nomination devait être confirmée ultérieurement. À présent c'est foutu, on l'a mis à la retraite d'office, mesure de discipline. (Fontenis ricane.) Mme de Portes avait confié à de Gaulle la mission d'annoncer de vive voix à Churchill l'arrivée imminente de Reynaud, lequel lancerait depuis les micros de la BBC un appel aux Français à continuer la lutte.

– Mais ça, c'est Degaule qui l'a fait.

– Attendez, je n'ai pas fini. Le général Spears, l'homme de Churchill en France, avait fixé rendez-vous à notre prétendu général dans le hall du Grand Hôtel Montré, à Bordeaux, à 7 heures du matin, pour aller prendre l'avion de Londres. À l'heure dite, pas de De Gaulle, qui finit par arriver très en retard et d'une humeur massacrante. Une fois devant la porte de l'appareil avec Spears et son adjoint le lieutenant Geoffroy de Courcel, sur l'aérodrome de Mérignac, l'asperge rechigne, se plaint : « Non, non, cette aventure est trop risquée, je ne pars plus ! J'ai un mauvais pressentiment… Il va m'arriver malheur ! » Mais l'avion s'ébranle déjà. Spears et Courcel sont obligés de tirer à eux ce grand corps qui leur résiste, et ensuite de refermer sur lui la porte de la carlingue[4] ! Arrivé à Londres, de Gaulle n'avait qu'une hâte, c'est de revenir chez nous… Or les Rosbifs l'ont gardé. Ils comptaient recruter Reynaud ou Mandel comme chef d'un gouvernement français en exil, ils héritent d'un illustre inconnu, un pleutre par-dessus le marché. Qui paraît-il leur répète constamment : « Je suis Jeanne d'Arc, je suis la nouvelle Jeanne d'Arc ! » Et voilà !

Marie-Louise glousse. Elle n'est pas convaincue de la véracité de l'épisode, mais c'est sans importance. Elle n'aime pas Degaule, la guerre était de toute façon perdue, nous avons retrouvé la paix grâce à l'armistice, et à Pétain ! Ces journées de juin dans les embouteillages de la débâcle ont été horribles. Tout, plutôt que revivre pareille expérience ! Bien que fille d'officier, chasseuse et cavalière émérite, elle ne se sent pas faite pour les explosions, les chairs déchiquetées et la mort brutale… Voir Paul agoniser au bord de la route a été une expérience suffisamment traumatisante. À présent les Français souhaitent revivre. Normal, quelle honte peut-il y avoir à ça ? On n'avait rien demandé à personne. Les humains, hommes et

femmes, sont créés pour jouir de cette miraculeuse existence physique dont Dieu, dans Son infinie bonté, leur a fait cadeau. En jouir sans trop commettre de péchés si possible, et en faisant du bien aux gens, à commencer par soi-même. Ces vérités, elle les a découvertes peu à peu, par l'étude du monde autour d'elle. La province solognote, le couvent, puis la vie bourgeoise à Paris dans cet agréable quartier de l'Odéon. Maintenant, à trente ans passés, dégagée des liens matrimoniaux qui lui pesaient, la veuve de l'avocat Guirlange entend faire du bien à elle-même, et rapidement !

La Ford décapotable remonte l'avenue de la Grande-Armée vers l'Arc de triomphe, sous la voûte duquel un immense drapeau rouge à croix gammée flotte au vent. Sa forme sanglante se détache avec superbe sur la pierre blanche et le ciel bleu. Pareil spectacle, ces étendards ennemis fleurissant partout, est naturellement pénible pour les Parisiens, concède Marie-Louise, mais il ne manque pas de panache. Son voisin, se doute-t-elle, ne déplore pas trop lui non plus le changement de drapeau ; ce Marc Fontenis semble tout à fait proboche. L'« organe d'émancipation populaire française » qui l'emploie comme rédacteur en chef doit appartenir à cette presse nouvelle prônant des relations améliorées avec l'occupant – que la passagère de la Ford voit en ce moment même arpenter les larges trottoirs des Champs-Élysées, soldats et officiers aux uniformes impeccables, démarche conquérante, teint propre et frais, à la différence de nos troufions épuisés, sales et vaincus tels qu'elle a pu les croiser en juin. Son chauffeur roule vite, le pied au plancher dès qu'il peut, sur les grandes artères rectilignes. Aux terrasses elle aperçoit beaucoup de femmes assises en compagnie de gradés en uniforme vert-de-gris. Garée au bord de l'avenue, une auto allemande avec TSF joue un air d'opérette française. Marie-Louise hausse les épaules, avant

de se détendre sur son siège. Après tout, ça lui est égal. Il est préférable désormais de fréquenter des individus de l'espèce du journaliste de *La Revue nationale*, qui forcément auront le vent en poupe. Sa jeune idiote de nièce, de même que Bernard, autre petit degauliste en herbe, n'apprécieraient certainement pas, mais tant pis. On ne demandera pas leur permission.

Bois-Colombes, gare SNCF, 19 h 50.

La rame en provenance de Saint-Lazare effectue une courte halte pour permettre aux dizaines de voyageurs de se répandre sur le quai de la petite gare, après leur journée de boulot. Tous doivent être munis de certificats de travail délivrés par leurs employeurs ou leurs administrations, afin de justifier de leur droit à voyager sur un train de banlieue, le nombre de ceux-ci étant encore insuffisant selon la SNCF. Une majorité de femmes – les hommes des catégories mobilisables, sauf les affectés spéciaux[5], se trouvant soit en captivité, soit encore disséminés du côté sud de la France à mesure qu'on démobilise, soit soignés dans des hôpitaux militaires, soit morts ou disparus. Beaucoup d'ouvriers requis dans les usines derrière la Loire ne sont pas rentrés. Et quelques volontaires, une minorité, ont choisi de rester en Angleterre après l'évacuation de Dunkerque, refusant le rapatriement, ou cherchent à répondre à l'appel radiodiffusé du général de Gaulle, à leurs risques et périls, en barque de pêche depuis les côtes de l'Ouest ou *via* l'Espagne et le Portugal où ils trouveront un transport maritime. Les faubourgs parisiens et la banlieue ne sont pas tout à fait aussi dépeuplés que les beaux quartiers de la capitale depuis l'exode, néanmoins leur population – surtout masculine – a nettement baissé. Le gouvernement planifie des retours massifs de réfugiés, mais,

étant donné la désorganisation chronique du pays, ça risque de durer jusqu'au début de l'automne. Quant à nos prisonniers, rien ne dit que Hitler ne décidera pas de les garder ! Leur nombre avoisinerait les *deux millions*…

Gisèle Rollin n'a pas de nouvelles précises, ni récentes, de son frère André, ajusteur-outilleur aux usines Bull dans le vingtième, capturé par les Boches en juin. Elle-même, infirmière volontaire pendant la drôle de guerre puis la vraie, a fait son devoir et n'a échappé que de justesse au feu ennemi. Certaines de ses compagnes sont mortes au cours de l'offensive allemande du printemps. Maintenant, elle loge chez son amie Simone Vaillant, au 20, rue des Aubépines à Bois-Colombes, en attendant mieux. Ses lieux de travail, l'hôpital Tenon et l'Hôpital américain, sont très éloignés l'un de l'autre, comme de son domicile. Et, avec la vie militante qui a repris elle aussi, il ne lui reste plus beaucoup d'heures de sommeil.

Aujourd'hui Gisèle n'a pas emprunté la bicyclette, qu'elle partage avec Simone, pour se rendre au travail ; sa logeuse et bonne camarade en avait besoin afin de porter des épreuves chez un éditeur (elle est dactylographe et correctrice). Dans les rues de Bois-Colombes, on ne rencontre pratiquement que des personnes âgées, des femmes, des adolescents, des enfants. Par habitude, la jeune infirmière se retourne discrètement de temps à autre et, dès qu'elle en a l'occasion, observe son propre reflet dans une vitre, afin de repérer un éventuel suiveur. La gendarmerie militaire boche et la Gestapo ne se préoccupent guère des communistes, autant que Gisèle puisse savoir, mais les flics du préfet Langeron, eux, n'ont jamais cessé de surveiller et de traquer leur ennemi traditionnel. Ce soir, il y a dans son sillage un petit bonhomme qui ne lui plaît pas. Sous la lumière rasante d'une fin d'après-midi brûlante de soleil, rendue plus claire encore par l'heure d'été allemande[6], cette silhouette

banale émerge régulièrement de l'ombre des immeubles, avec une attitude qui semble trop naturelle pour être honnête. L'instinct de la militante la pousse à prendre une autre direction que celle de chez Simone, et à « balader » un peu le type à travers le quartier. Elle emprunte donc la rue des Bourguignons, passant sous le pont du chemin de fer, et gagne la rue Jean-Jaurès, plus ou moins parallèle à la voie ferrée, qui derrière l'enfilade des maisons encore exposées aux feux du soleil file vers La Garenne. À un carrefour, des troufions boches passent en chantant, leurs bottes martelant le pavé. « *Hei-di, hei-do*… », beuglent-ils. À part cela, les rues apparaissent vides et mornes. La plupart des boutiques ici comme à Paris sont fermées. Une vérification dans la vitrine d'un marchand de couleurs apprend à Gisèle que l'individu a suivi un chemin identique au sien mais sur le trottoir d'en face.

Elle progresse, dans la chaleur, longeant les affiches neuves massivement placardées aux murs, comme partout : POPULATIONS ABANDONNÉES, FAITES CONFIANCE AU SOLDAT ALLEMAND ! Toujours cette peinture souriante du grand militaire blond, tête nue, haussant sous son bras un gamin en culottes courtes, lequel grignote, radieux, la tartine que lui a offerte l'ennemi, sous le regard plein d'expectative d'autres mômes français… Ce symbole, hypocrite et mensonger, d'une occupation « correcte » est exaspérant – il faudrait lacérer systématiquement ces affiches, les recouvrir de graffitis, de papillons, d'affichettes imprimées par les camarades ! C'est encore loin d'être le cas, surtout que les punitions prévues sont lourdes. Et ce petit gros qui marche derrière elle, ce sale flic… Le cœur de Gisèle bat plus vite. Non qu'elle redoute vraiment les conséquences, pour elle-même, d'une arrestation, mais ça tomberait au mauvais moment. En ces temps difficiles, si l'on espère résister au fascisme, on a besoin de tout le